Attirée par les pôles

Rien ne semble arrêter Laurence de la Ferrière, surtout pas des continents inhospitaliers et des conditions de vie franchement effroyables. Arctique, Antarctique n'ont plus de secrets pour elle. Rencontre avec une exploratrice hors norme pour une exploration finalement très personnelle.

A priori, rien ne destinait Laurence de la Ferrière à escalader les plus hauts sommets du monde, ni à affronter des blizzards de 200 km/h par moins 50°. Née au Maroc au sein d'une famille aristocratique, elle se dirigeait tout naturellement vers de grandes études de médecine.
Mais la vie en a décidé autrement, et c'est la découverte de la montagne, des Alpes italiennes en particulier, que la révélation s'est fait jour. Sa vie était là ! *«J'ai un fort tempérament, très entier*, avoue-t-elle, *et j'ai toujours voulu faire quelque chose de ma vie sans concession, sans compromis et sans artifice. Quand j'ai commencé à exister en montagne, je n'avais pas de plan de carrière, je n'avais aucune idée de genre. C'était purement instinctif, une reconnaissance presque animale qui ne m'a laissé d'autre choix que de continuer dans cette voie.»*

Une aristo en cordée

Quand on voit Laurence de la Ferrière, difficile de l'imaginer au milieu d'un groupe de montagnards : petite, frêle, raffinée et dotée de cette très bonne éducation à la Française, elle n'a pas été accueillie les bras ouverts. *«Au début, les grimpeurs me regardaient de travers, ils se demandaient ce qu'ils allaient bien faire de moi, je dérangeais. Heureusement, en tant qu'ancienne gymnaste, j'avais certains avantages en escalade. Peu à peu, j'ai trouvé ma place et ils ont fini par accepter ma présence dans un univers quand même très masculin !»*

Détentrice du record mondial féminin d'altitude sans oxygène, Laurence de la Ferrière inscrit à son palmarès les sommets les plus vertigineux de la planète.

Elle finance sa première expédition avec son propre argent, car Laurence de la Ferrière travaille. Avec son mari d'alors, Bernard Müller, alpiniste de renom, elle a créé une entreprise qui organise des expéditions sur les plus hauts sommets du monde. Avec lui, elle collectionne les sommets les plus vertigineux de la planète et obtient son premier record du monde féminin d'altitude sans oxygène sur le Kangchenjunga (8 505 m), troisième plus haut sommet sur Terre, après l'Everest et le K2, en 1984. Et c'est après avoir réussi les ascensions du Nanga Parbat (8 125 m, Pakistan), du McKinley (6 200 m, Alaska) pour ne citer que ceux-là, qu'elle obtient son deuxième record féminin d'altitude sans oxygène sur le sommet sud de l'Everest (8 700 m) au Népal, en 1992.

De Laurence l'exploratrice à Laurence l'animatrice

Aujourd'hui, Laurence de la Ferrière fait profiter les grandes entreprises, comme les petites, de ses expériences acquises au cours de toutes ses expéditions. Et elle a une façon bien à elle de travailler. Elle projette un film réalisé en Antarctique, afin de positionner l'histoire, tant sur le plan personnel que politique, géographique ou scientifique. C'est ensuite le tour des questions-réponses afin d'avoir un dialogue direct orienté sur différents thèmes, selon ce qui est souhaité : gestion de l'échec, l'importance de la préparation, la force d'un travail solitaire restitué dans le cadre d'une équipe, apprendre à se surpasser, s'engager… *«Je ne donne pas de leçon, ni de mode d'emploi, je reste dans le domaine du témoignage. Chacun conserve la liberté de s'approprier ce qui lui convient de conserver.»*
Contact : Sophie Gommé, www.sogocom.fr

Elle participe également à une expédition polonaise exclusivement féminine, financée en partie par la Fédération française de montagne.

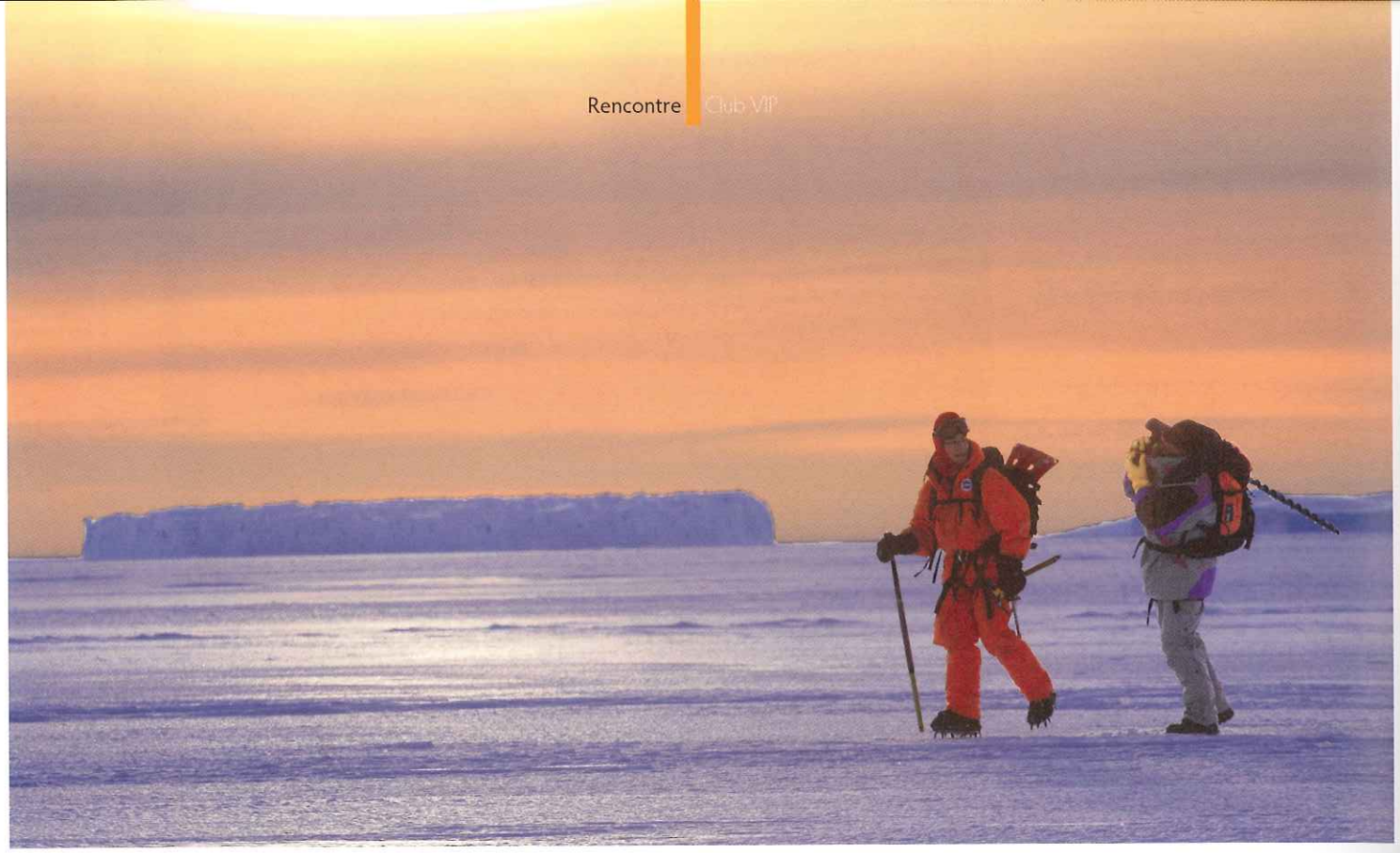
L'appel du grand blanc

Mais cela fait déjà quelques années que les sommets mythiques ne lui suffisent plus. Ce qui, pour certains, pourrait apparaître comme un exploit, ne lui suffit pas. Le sommet sud (8 770 m) de l'Everest n'est pas le sommet principal qui culmine à 8 848 m. Ces quelques mètres qui manquent cruellement à son exigence d'absolu vont la pousser à se remettre en question dans un univers dont elle ignore tout, et dans lequel elle va décider d'évoluer en solitaire pour mieux se découvrir et mettre en œuvre de nouvelles capacités. C'est ainsi qu'elle se tourne vers le plus grand désert du monde : l'Antarctique.
De longues années de préparation vont être nécessaires avant de s'autoriser à poser les pieds sur le continent blanc. Traversée du Spitsberg, du Groenland, de la Sibérie… Elle apprend tout ce qu'elle peut, chaque expédition est une ouverture sur un nouvel horizon. Et puis un jour, c'est décidé, elle est prête à se jeter dans l'inconnu des glaces de l'Antarctique.
Ses exploits commencent à être connus et Laurence de la Ferrière obtient des sponsors en échange de conférences d'entreprises. *«J'y ai mis toute mon énergie*, confie l'aventurière, *car chaque préparation d'expédition nécessite d'affiner les projets, et surtout de savoir convaincre, encore et toujours. Ce qui nécessite d'être d'abord parfaitement convaincue soi-même de la réussite du projet. Chaque expédition est la preuve de ses capacités, de sa confiance en soi.»*
Et visiblement, convaincre, elle sait parfaitement faire : la voilà seule, en autonomie totale, en 1995, à traverser le Spitzberg et le Groenland. Mais ce n'est rien – si l'on peut dire – avec ce qu'elle va entreprendre en 1996-1997 et en 1999-2000, en s'attaquant par deux fois à la traversée de l'Antarctique, à pied et seule évidemment. Une première mondiale, puisque Laurence de la Ferrière est la seule femme à avoir intégralement traversé ce continent, du pôle Sud à la Terre Adélie, en passant par le dôme C, plus connu sous le nom de dôme Charlie, sur un plateau culminant à 3 233 mètres d'altitude. Pour planter le décor, il faut savoir que la température moyenne y est de - 50° avec des pointes à - 84°C. *«Impossible*, se souvient-elle, *de résumer en quelques mots la violence des éléments qui seront mon quotidien tout au long des mois nécessaires à cette traversée. La magie réside dans une sorte de collaboration improbable entre des températures qui descendent allégrement sous les - 50°C, des vents qui dépassent 100 km, des crevasses dont vous ne voyez pas le fond, un traîneau de 150 kg et moi qui trace mon chemin, mètre après mètre, sans jamais me retourner, avec toujours présente cette flamme qui me fait comprendre que j'ai gagné le droit d'être là où je me trouve et que rien ne m'empêchera d'atteindre mon objectif.»*

Des conditions extrêmes pour un exploit qui l'est tout autant…

Totalement inhumain

Mais qu'est-ce qui a bien pu lui donner l'envie de traverser seule cet endroit, qu'elle décrit elle-même d'« inhumain » ? *« C'est exaltant de poser ses pieds là où personne n'est jamais allé, d'être le premier à voir ce que personne d'autre n'a vu auparavant,* >>>

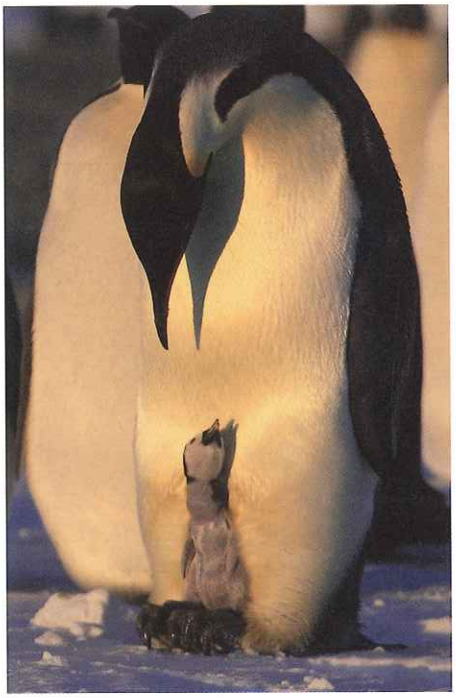


>>> livre-t-elle. *Sentiment intense d'exister sans avoir à vous justifier, sentiment de très grande liberté. Les premières semaines sont d'une violence extrême, comme une sorte de droit de passage qu'il faut payer avant de trouver les nouvelles règles à adopter pour survivre. Il faut faire preuve d'une grande humilité pour accepter sa petitesse, les limites que l'on croit connaître et puis, jour après jour, puisant au fond de vous des forces dont vous ne soupçonniez même pas l'existence, vous parvenez à vous fondre dans cette nature déchaînée, le vent glacial devient votre allié, il gonfle les voiles salvatrices, les kilomètres défilent, vous prenez confiance, plus rien d'autre n'a d'importance que cette relation hors norme avec ce qui fait votre quotidien jusqu'à l'ins-tant où l'horizon dévoile le premier iceberg et vous comprenez ainsi que c'est gagné…* »

Manchots et promiscuité

Serait-il vraiment si abominable que cela, cet endroit, pour que Laurence de la Ferrière y soit repartie pendant treize mois en tant que chef de district pour la Terre Adélie, à la base Dumont d'Urville, gérée par l'institut français Paul-Emile-Victor ?

« *Ce travail de recherche est passionnant*, s'enthousiasme l'aventurière, *avoir 4 000 mètres de glace sous les pieds, en extraire de l'eau telle qu'elle était il y a un million d'années. C'est extrêmement riche d'enseignements, passionnant. Y mener une équipe sur le territoire le plus hostile du monde, le plus glacial, le plus inaccessible, celui dont la nuit polaire n'en finit pas et dont l'isolement total pendant neuf mois est un véritable défi physique et psychologique. Vingt-six hommes et femmes accrochés à une île figée dans la glace et secoués par les vents catabatiques. Programmes scientifiques à mener, sécurité à assurer, le défi est d'envergure, l'équipe prend le devant de la scène. Après les expéditions en solitaire est venu celui du partage. La responsabilité est immense, à la hauteur des plus grandes explorations ! Cela m'a également permis de transmettre aux autres tout ce que j'avais appris. Et c'est très exactement à l'opposé de ma traversée en solitaire, puisqu'il faut rester confinée plus d'un an dans des bâtiments dans la promiscuité avec les autres membres de l'équipe qui y travaillent. Cela m'a rééquilibré !* »



> **Il faut faire preuve d'une grande humilité pour accepter sa petitesse […] Vous parvenez à vous fondre dans cette nature déchaînée, le vent glacé devient votre allié.**

Et l'envie de repartir ? « *Non, aujourd'hui, je n'en ai plus besoin*, confie Laurence de la Ferrière. *Au bout de mon rêve, j'ai fait le tour de ce que j'avais à réaliser sur le terrain. Je me suis prouvée à moi-même tout ce que je pouvais faire. En revanche, je continue mon combat pour que l'Antarctique reste un continent de science et de paix. Et croyez-moi, ce n'est pas gagné, car il attise de nombreuses convoitises !* »

Prête à ce nouveau combat, qui sera difficile à mener, elle continue de vivre entourée des siens à Chamonix, dans sa maison où son atelier regorge de cordes, de piolets, de mousquetons, et les paires et les chaussures de ski bien alignées…

Dominique de Noronha